There is nothing to suggest that he in any way controlled them. Northumberland, again, organised special sessions of the council for the King to attend but the evidence suggests that these were no more than formal, arranged occasions, special shows. No real decisions were ever taken there.

All in all this is a book which provides major reinterpretations of the reign of Edward VI. Students interested in the period will ignore it at their peril.

J.R. LANDER, *University of Western Ontario*

Jean Jehasse. *La Renaissance de la Critique. L'essor de l'Humanisme érudit de 1560 à 1614*. Saint-Etienne: Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1976. Pp. 712.

Dresser en sept cents pages le bilan d'un univers culturel et intellectuel aussi riche que celui de la fin de la Renaissance n'est pas une entreprise aisée. Telle est pourtant l'intention déclarée de Jean Jehasse. Dès le début de son ouvrage, il indique son désir de "retrouver la vision du monde des Grands Humanistes érudits et d'en dégager les traits spécifiques" (p. 8). A la fin de son étude, il considère avoir réussi à reconstruire, malgré l'imprécision de certains points, "toute une vision du monde" à travers de grandes lignes de force. Le défi est de taille, on le voit, et l'étude monumentale, mais on peut se demander si l'ensemble ne pêche pas à la fois par sa longueur et par sa brièveté: deux cents pages claires et concises auraient sans doute suffi pour dégager les grands traits de l'humanisme érudit. Des milliers ne pourraient pas épuiser les détails des sources, des polémiques et des idéologies d'une vision du monde qui touchait tant d'aspects et de domaines, qui s'alimentait de tant de connaissances diverses dans tous les champs du savoir: la philosophie, la religion, la science, la politique, l'économie, les arts, les lettres. . . Tant de vies consacrées toutes entières à tant de travaux! Peut-être ne fallait-il pas précisément reculer devant l'ampleur de la tâche.

J. Jehasse ouvre et ferme son analyse sur des considérations méthodologiques et historiques. Son intention est de chercher à situer ce qu'il appelle la renaissance de la "Critique." Le mot est d'ailleurs immédiatement défini à partir du *Thesaurus* d'Henri II Estienne, paru en 1572, où il est employé dans le sens grec de choix sévère et judicieux. C'est à partir d'Estienne et de la date de 1575 que Jehasse situe ce renouveau, au coeur même des crises que traverse la Renaissance et qui atteignent leur apogée avec la mort et les funérailles de Charles IX. Il s'agissait, somme toute, de consolider les acquis de l'imprimerie contre les dangers que faisaient courir à la Tradition lettrée une prolifération d'imprimeurs et de typographes incultes, qui rabaissaient l'imprimerie au rang d'une technique. Ce sont les règles d'un Art que prétendra défendre, autour d'Henri II Estienne, une brochette d'humanistes érudits, attentifs à saisir dans leur totalité et leur authenticité, les corpus romains et même hébreux.

Peu connu et mal diffusé, le mot conserve néanmoins son acception et continuera de désigner une double fonction: expliquer les obscurités d'un texte ancien et corriger les passages corrompus par les copistes ou les mauvais imprimeurs. Dans son *De Arte Critica* de 1597, intitulé au complet: "De la Critique envisagée principalement sous son double aspect correctif et indiquant la raison à employer dans la

correction faite de génie des écrivains latins", Scioppius blâme dans son Avis au Lecteur "ceux qui font n'importe quel changement sur n'importe quoi". Ces humanistes érudits, que Jehasse n'introduit que tardivement, appartiennent à ce que V.-L. Saulnier appelle la seconde génération d'humanistes, penchés sur le legs antique dont ils cherchent à restaurer le caractère primitif. Jehasse les distingue de leurs prédécesseurs, préoccupés de théologie, de médecine et de droit; et de leurs successeurs, tournés vers les sciences juridiques et les conflits religieux entre molinistes et jansénistes, et il les caractérise par leur intérêt pour les lettres. Dans ce groupe, Jehasse repère quatre "héros": Henri II Estienne, dont les 201 éditions reconnues, obligèrent les penseurs et écrivains de son temps à confronter et à mesurer leurs écrits avec les productions de l'antiquité dans des domaines aussi variés que la philosophie, la tragédie, la poésie, l'histoire, la médecine, le droit, la patrologie, la grammaire; puis Isaac Casaubon; Joseph Scaliger, qui amène sous la juridiction de la critique tout écrit de quelque nature qu'il soit et qui constitue celle-ci en science de la traduction et Juste Lipse, qui ajoute à la dimension de la critique celle du goût.

Le programme dessiné est, on le voit, séduisant. Il est regrettable que J. Jehasse ne se soit pas tenu à ce projet. Il reviendra très vite dans son étude à son second projet, qui est de tracer un tableau de la mentalité de l'époque. Il s'emploie alors à repérer les caractères généraux qui peuvent être communs à ces humanistes, au lieu de ne considérer que la conception qu'ils se faisaient de leur travail critique. Jehasse aborde longuement les problèmes de l'optimisme et du pessimisme. Il range dans le premier clan Pontus de Tyard et Du Perron, Lefèvre de la Boderie et Jean Bodin. La Primaudaye et Blaise de Vignerie, Du Bartas et Simon Goulart. Dans le courant pessimiste, on retrouve notamment Le Roy. Jehasse essaie de démontrer, non sans difficultés, que cet hymne au progrès que constitue la *Vicissitude* de cet auteur est d'inspiration pessimiste augustinienne mais finit par reconnaître cependant que "la vision pessimiste de l'intelligence entraîne un optimisme de la volonté" (p. 41). Il survole les oeuvres les plus marquantes de ces auteurs afin d'y trouver une communauté d'idées. Force est pour lui de reconnaître leurs divergences, plus nombreuses que leurs ressemblances, et de souligner ce qui les sépare sur des questions comme l'astrologie, l'ésotérisme, la sorcellerie, l'alchimie. . . Jehasse élargit ensuite son enquête aux réactions de ces auteurs à l'égard des crises de toutes sortes: religieuses, financières, morales, politiques, sociales, littéraires, que traverse la France entre 1560 et 1574. Ces tableaux, malgré leur intérêt, nous éloignent de ce qui aurait pu, ou même aurait dû, être le sujet unique de l'ouvrage, c'est-à-dire la réaction des imprimeurs lettrés devant la propagation et la vulgarisation de leur art, la conception qu'ils se faisaient de leur travail et le rôle qu'il prétendaient jouer dans l'univers littéraire.

Cette seconde tangente prise par l'étude ne sera d'ailleurs pas la dernière. Les deux derniers chapitres, soit environ le tiers de l'étude, seront consacrés presque exclusivement à Juste Lipse. Dans un premier temps, Jehasse examine longuement les influences exercées par Homère, par les Pères de l'Eglise et par les Stoïciens sur Juste Lipse et retrouve dans les oeuvres de ce dernier l'écho de tous ces enseignements. D'autres pages, d'une inspiration plus générale et plus moderne, sont consacrées à certains problèmes spécifiques abordés par Lipse, sur la nature de l'âme, sur le miracle, sur le cosmos, sur l'immanence et la transcendance de Dieu, sur le péché, etc. . . Enfin, Jehasse aborde Lipse par le biais de Rome et passe en revue les

divers auteurs prisés par ce dernier: César, Tacite, Salluste, Tite-Live, Pline, Varron, Epicure, Sénèque, et relève les emprunts faits par Lipse dans l'étude de certaines questions, telles la participation aux affaires publiques, la vertu de prudence dans la vie civile, le réalisme et l'idéalisme en politique, la gloire, les passions, le temps, etc. Ces deux derniers chapitres, qui sont purement des études d'influence, présentent un intérêt certain mais semblent trop autonomes, mal soudés à l'ensemble de l'ouvrage, et fort peu liés à ce qui était la préoccupation première de Jehasse. On peut douter de l'importance, à l'intérieur du cadre de cette étude, de relever l'amour que Lipse éprouvait pour ses chiens, auxquels il fit élever des mausolées, et sa passion pour les melons. Une tentative d'interprétation du caractère de Lipse à partir de son portrait paru dans le frontispice du *Sénèque* (1605) appellerait aussi de nombreuses réserves, tout comme l'emploi de certains sous-titres: "le pardon et la pitié" (p. 629).

Jehasse renvoie à la toute fin de son ouvrage l'analyse du mot "critique" et ne publie qu'en appendice les diverses utilisations de ce mot par les auteurs de l'époque. Il aborde de façon un peu superflue dans sa conclusion les rapports qu'entretint l'augustinisme avec l'art et avec la science, pour enfin s'intéresser aux diverses voies empruntées par la critique. Il considère le courant philologique ou érudit comme le plus digne d'attention, à côté des veines scientifiques et mondaines. Car le courant mondain, représenté par Guey de Balzac au début du 17^e siècle, videra le mot de sa signification originelle de correction faite sur les textes anciens.

L'appendice livre un vaste répertoire patiemment constitué des emplois de ce mot depuis l'antiquité et de ses acceptations, trop variées et trop intéressantes pour qu'il ne faille pas y renvoyer le lecteur. Notons cependant que les strates ou couches historiques, sur lesquelles Jehasse a bâti sa thèse, semblent correspondre parfaitement avec l'utilisation de ce mot. Juste Lipse et Joseph Scaliger parlent de la critique comme un moyen d'empêcher la typographie de corrompre les livres en essayant de les propager trop vite. Ils la considèrent comme une réaction devant les facilités de l'imprimerie. Cependant Scaliger en 1586 parle de la renaissance de la critique comme un fait passé et soutient qu'elle est maintenant adulte et raffermie. Ces considérations semblent avoir présidé aux divisions générales du livre de Jehasse en trois périodes: celle de la recherche d'une critique (1560-1574), celle de sa renaissance (1574-1580), celle de l'affirmation (1580-1589) et de l'épanouissement (1590-1614). Cette division apparaît cependant dépendante d'une conception cyclique de l'histoire basée sur un rythme périodique: incohatif, progressif, terminatif. Cette tripartition, qui semble obséder les historiens des événements littéraires, sociaux ou économiques, me paraît relever d'une appréhension plus idéologique que scientifique du mouvement historique. Ainsi l'effort des humanistes pour restituer le plus fidèlement possible les textes anciens ne date pas de 1575. Henri II Estienne avait à cette date publié 104 de ses 201 éditions, comme le remarque Jehasse. Ce dernier note dans un chapitre intitulé "à la recherche de la critique" la volonté constante, dès cette époque, de vérifier les variantes, de confronter les textes et les manuscrits afin d'en arriver à une valeur scientifique inégalée. Il rappelle également les reprises incessantes faites tout au long du siècle pour en arriver à l'état le plus parfait possible, sinon définitif, des textes, les progrès vers l'authenticité, les interprétations de plus en plus sûres, comme dans l'édition d'Horace par Estienne. Qu'au fur et à mesure se soient développées des éditions plus bâclées n'implique donc pas que les

efforts des premiers humanistes aient été moindres ni que leurs résultats aient été balbutiants. Il aurait été utile pour l'enquête menée par Jehasse de comparer les états successifs des textes au cours du 16^e siècle, afin de déterminer avec objectivité les progrès réalisés, ce qui aurait supposé une démarche tout à fait différente de celle qu'il a adoptée car il se montre davantage préoccupé des conceptions philosophiques des humanistes dans leur retour aux sources.

La division chronologique tripartite a aussi le défaut d'obliger à considérer la dernière période comme celle du déclin. Jehasse semble d'ailleurs estimer que la dernière période, celle où la critique commence à se plier au goût mondain, ne constitue pas la plus intéressante. Il se garde cependant de tout jugement négatif et préfère insister davantage sur la période d'apogée, qu'il étudie plus longuement et qu'il aborde sous l'angle double de l'épanouissement et la spécialisation. Les chapitres trois et quatre de son ouvrage brossent un tableau général des règnes de Henri III et de Henri IV, en suivant à la piste quelques grands érudits: Isaac Casaubon, Joseph Scaliger, Henri II Estienne et Juste Lipse, auquel il s'attachera plus particulièrement, comme nous l'avons déjà dit. Jehasse étudie soigneusement les avatars de leurs carrières, les contenus de leurs ouvrages, les introductions de leurs éditions d'ouvrages antiques, leurs positions sur des problèmes politiques et religieux du temps. . . Les longues digressions historiques, écrites le plus souvent en petits caractères, sur l'état de la France, de la Belgique et des Pays-Bas, et les aperçus à caractère psychologique sur la vie des grands humanistes, leurs amitiés, leurs fortunes, leurs vicissitudes, enrichissent et encomrent à la fois la thèse principale.

Néanmoins, l'ouvrage de Jean Jehasse se recommande à plus d'un titre. Si la méthodologie et l'orientation générale paraissent souffrir de la masse des documents utilisés, en revanche, cet immense effort de documentation appelle aussi des louanges. Le mérite paradoxal de ce travail est peut-être précisément de ne pas savoir sacrifier dans cet amas de notes et de présenter un large éventail d'opinions et de jugements des auteurs de la Renaissance. Chaque page révèle des surprises ou scelle des retrouvailles. Le lecteur se remémorera ou apprendra avec plaisir l'appréciation faite par Estienne des tragiques grecs. Il trouvera des considérations pleines de pertinence et de modernité sur la poésie, la peinture, la musique. Il verra comme s'est opérée la réhabilitation de Lucrèce, il apprendra les raisons qui incitaient Estienne à considérer l'histoire comme le premier genre littéraire et à apprécier entre tous Diodore et Hérodote. Il s'étonnera de la validité des conditions évoquées par le polonais Ilovius pour une histoire objective à partir d'une édition de Denys d'Halicarnasse. De nombreux faits sur la querelle de cicéronianisme, sur la faveur que connaissent le scepticisme, l'épicurisme et le stoïcisme sont mis en lumière par Jehasse, ainsi que les raisons du renouvellement des études philosophiques, malgré le dénigrement pratiqué à l'égard de Platon et d'Aristote dans certaines préfaces des oeuvres de Sextus Empiricus, de Diogène Laerte et de Cicéron. L'amateur de curiosités ne dédaignera pas les renseignements apportés sur les opinions très négatives de Joseph Scaliger envers l'astrologie et la tradition du Zodiaque, et la distinction faite par Isaac Casaubon entre "drame satyrique" et "satire."

Les chapitres sur Lipse livrent une moisson tout aussi riche de conceptions fort curieuses sur l'état matrimonial, la différence des sexes, la saison de la création du monde, les caractéristiques des peuples européens.

La grande érudition déployée par J. Jehasse, si elle contribue parfois à infirmer

les thèses générales au bénéfice de détails parfois superflus, présente néanmoins un côté positif. Jehasse nous fait redécouvrir des aspects négligés de la pensée de la Renaissance. Son ouvrage ouvre des perspectives neuves que le lecteur est tenté d'explorer et ce n'est pas un mince mérite que de susciter le goût de nouvelles lectures. L'auteur de ces lignes est quant à lui impatient de lire la lettre de Lipse à Breughel sur les avantages de la vie à la campagne, et ses dissertations consacrées aux qualités respectives des chiens et des chevaux.

PIERRE-LOUIS VAILLANCOURT, *Simon Fraser University*

Jackson I. Cope. *The Theater and the Dream: from metaphor to form in renaissance drama*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 1973. Pp. ix, 331. \$16.50.

In this stimulatingly erudite work Professor Cope explores the epistemological foundations of Renaissance drama by analysing chiefly English, but also Italian and Spanish plays, and he does so by tracing the influence of Florentine Neoplatonic thought about the dual metaphors of life as a dream and the world as a theater on "Renaissance criticism and practice of the drama" (p. 13). Cope's speculations start with the perceptions of Ortega y Gasset and Antonin Artaud, who postulated an ideal theater "of highly formalized spaces self-consciously aware of its own theatricality, and engulfing the spectator until he is aware that he stands both before and behind the mirror which the theater holds up to the *theatrum mundi*" (p. 11). This ideal theater is also "the dramatist's objective correlative to a deeply subjective dream world" (*ib.*), and is itself the outcome of responses to the Renaissance drama and, implicitly, an extension of Florentine concern with dream reality and drama.

Cope begins his substantive argument by pointing to the interest in perspective and contemplation in the writings of Nicholas of Cusa and Marsilio Ficino. Subsequently Cope outlines the dispute between Francesco Buonamici and Lodovico Castelvetro over illusionism. Castelvetro had insisted that drama should aspire to verisimilitude, while Buonamici rejected this view and held that in the transactional relation among audience, actor and play there were raised epistemological problems which could not be settled by assuming that in the act of watching a play there was the separation of the knower from the known. Rather the play is known through participation which is the basis of self-reflective theater and as such is related to dreams whereby one penetrates reality. In Ficinian thought, dreams, for those who can transcend the body, are means of divine inspiration, an access to truth. Issues raised in this dispute had affinity with other sixteenth-century debates which raged over Dante's *Divine Comedy* and centred in the question, was the dream-poem a legitimate form? Professor Cope leads us expertly through these Florentine debates in preparation for his readings of individual plays. In view of the large number of plays he refers to, my remarks, limited to a selection of the English plays, are necessarily selective.

The first writer he considers is George Chapman, who was immersed in Ficino's philosophy, and who had some knowledge of Italian drama. The discussion of *The Gentleman Usher*, a careful *explication de texte*, illuminates much in this play, such as the relation between the masque and anti-masque and the central significance of